

## CHAPITRE V

### Notre-Dame de Paris.

1  
Juin 1893 ! c'est la date à laquelle remonte mon premier contact avec l'orgue de Notre-Dame; je l'avais vaguement entendu dans mon enfance et dans mon adolescence, notamment à partir de 1884, lorsque la messe avec orchestre donnée chaque année à Saint-Eustache pour la Sainte-Cécile, était reexécutée à la Cathédrale pour l'Annonciation. Depuis, j'entrais aussi parfois à Notre-Dame pour entendre le début des Vêpres quand j'étais de service à Saint-Séverin; malgré la façon spéciale dont on usait son titulaire, l'instrument produisait un effet de mystère tout à fait particulier et qui ne s'entendait que là. En 1893, WIDOR obtint du Chapitre la permission de réunir quelques artistes dans la tribune pour y faire entendre une série de Chorals de BACH joués par ses élèves du Conservatoire. Le sort m'octroya la « Chute d'Adam », « Ardemment j'aspire à une fin heureuse », et « En Toi est la joie ». J'éprouvai une surprise double : celle de la clarté de l'audition et celle de l'instantanéité absolue de l'attaque donnant l'impression de percussion. A Saint-Sulpice, l'énorme buffet dans lequel est encastré l'organiste ne lui permet d'entendre le son que par retour; à Notre-Dame, la console étant isolée du buffet par un espace de près de deux mètres, le son arrive à l'exécutant directement et dans tout son éclat; c'est une jouissance rarement réalisée ailleurs.

L'année suivante, 1894, l'orgue était en relevage; depuis son inauguration, en 1868, la poussière s'y était accumulée, et l'Archiprêtre, M. le Chanoine POUSSET, avait trouvé les 35.000 francs nécessaires au nettoyage des tuyaux.

Quand, en juin de cette année, survint la cérémonie des obsèques du Président CARNOT, SAINT-SAËNS fut désigné pour tenir l'orgue. Il demanda à WIDOR de lui envoyer deux élèves pour le tirage des jeux; je fus l'un d'eux. Il manquait seize jeux d'anches sur les sommiers; le reste était remonté et accordé de frais. Ayant l'habitude du maniement des combinaisons pneumatiques de Saint-Sulpice, je fus chargé de celles de Notre-Dame, identiques, mais placées au premier rang en bas; de plus, alors que le premier clavier de Saint-Sulpice est un clavier d'accouplement (sur lequel on peut cependant iso-

ler les anches du Grand Orgue), à Notre-Dame, le premier clavier était le Grand-Chœur, pourvu de douze jeux indépendants. Le père CAVAILLÉ-COLL m'avait fait communiquer la liste des jeux en place, de sorte que SAINT-SAËNS put jouer tout à son aise, sûr, qu'au commandement, les couleurs demandées seraient à sa disposition. Je ne veux pas anticiper ici sur les souvenirs que je garde de l'improvisateur que fut SAINT-SAËNS; à Notre-Dame, il fut magnifique. Il nous fit remarquer la pureté de timbre des fonds, l'éclat des mixtures, la noblesse et l'égalité des quelques anches présentes; il déplora qu'on n'entendit l'orgue que dans des conditions défavorables à sa mise en valeur, et il accompagna son regret d'un commentaire plutôt acerbe sur le pauvre titulaire qui, au fond, était un brave homme, très jaloux de sa tribune qu'il n'ouvrait pas aisément à ses confrères, mais qui cependant devait aimer son instrument, puisqu'habitant Sens, SERGENT ne manqua jamais un office jusqu'à la maladie à laquelle il devait succomber en 1900. Il occupa le poste durant cinquante-trois ans, sortant de la « Maîtrise », école libre de la paroisse de Notre-Dame, qui en ce temps formait des chantres et des organistes. L'organiste actuel du chœur, Albert SERRE, qui sait son métier comme pas un et qui l'exerce là depuis 1884, fut élève de SERGENT, lequel, me disait plus tard l'Archiprêtre DELAGE, jouait fort bien du piano. Pourquoi son manque de curiosité à l'égard de la littérature d'orgue et de la diversité de coloration dans l'improvisation ? Cela, je ne puis me l'expliquer...

— « L'orgue de Notre-Dame est celui que je préfère des grands instruments que j'ai construits, me disait le père CAVAILLÉ-COLL un dimanche à Saint-Sulpice, et, voyez comme vont les choses, je ne l'entends jamais ! SERGENT a horreur des jeux de quatre pieds, il n'emploie pas la moitié des mutations dans son Grand-Chœur, sa préférence est pour les huit et seize pieds de fonds joués dans le médium; sauf le hautbois, la trompette du récit, la clarinette du même clavier, jamais il ne joue autre chose en solo; ce ronron perpétuel, sans plans, sans respirations, sans colorations est inentendable. » — Mlle CAVAILLÉ-COLL me rappelait ce souvenir il y a dix ans, et me disait combien son père eût été joyeux de pouvoir connaître par expérience son chef-d'œuvre, s'il eût vécu quelques années de plus...

En février 1900, le pauvre SERGENT tomba malade; il était atteint d'un cancer de l'estomac qui devait l'emporter très vite; il avait 71 ans. Le Chapitre de Notre-Dame demanda à WIDOR un de ses élèves qui voulût bien suppléer le titulaire pendant sa maladie; WIDOR me proposa cette suppléance en m'engageant vivement à accepter. « Si je n'écoutais que mon intérêt, étant donnée l'habitude que vous avez de mon orgue, je ne vous proposerais pas la chose, mais il faut considérer l'avenir, et il y a toutes raisons pour que SERGENT ne re-

viennie plus à son poste. Le titre d'organiste de Notre-Dame, porté par un artiste décidé à en ressusciter le prestige, me paraît devoir vous tenter; je vois là un atout des plus sérieux pour le développement de votre carrière; il faut accepter. » — J'avoue qu'au premier abord je voyais cela sans enthousiasme; je pratiquais l'orgue de Saint-Sulpice depuis huit ans, je m'y étais attaché, et j'étais fier d'être le second d'un homme que j'admirais et que j'aimais. Cependant, comme je ne voulais pas discuter ce conseil plus que je ne l'avais fait pour les autres, je me rangeai finalement à l'avis de WIDOR, et, le dimanche suivant, je pris l'intérim. Je m'étais préalablement renseigné sur les offices auprès de l'abbé GEISPITZ, Maître de Chapelle, et l'organiste de chœur Albert SERRE m'avait mis au courant des détails spéciaux à Notre-Dame. Charles MUTIN, qui avait succédé à CAVAILLÉ-COLL comme directeur de la manufacture de l'Avenue du Maine, me communiqua le plan de l'orgue que j'appris par cœur les jours qui précédèrent le dimanche en question. J'arrivai là, en somme, bien armé; mais je redoutais les erreurs possibles pouvant résulter de mes habitudes de Saint-Sulpice; le ciel m'en préserva, et tout marcha sans accroc. Le Maître de Chapelle et SERRE me firent beaucoup de compliments et dès lors les relations les plus amicales s'établirent entre eux et moi.

Pour la première fois, j'avais eu sous les doigts tout l'ensemble de l'instrument; j'avais pu commencer à en explorer les ressources. Le jour de la séance de 1893, en effet, je n'avais joué que trois combinaisons applicables aux trois Chorals de BACH. Je rentrai chez moi, émerveillé de la splendeur de ce colossal instrument; le Récit, cependant, m'apparaissait très inférieur à celui de Saint-Sulpice; trop maigre par rapport aux autres claviers, il manquait de fonds solides, et aussi de la couleur « plein-jeu »; mais tout le reste !... quelle noblesse ! quelle intensité ! quelle fraîcheur aussi dans les timbres de chaque jeu; une merveille d'égalisation, de proportion, de distinction. L'harmonie primitive de 1868 était de Gabriel REINBURG; son neveu Félix REINBURG l'avait scrupuleusement respectée au relevage, donnant seulement un peu plus de vent aux basses des fonds.

C'est ici le lieu de rendre hommage à cette admirable équipe d'ouvriers que CAVAILLÉ-COLL forma, incomparable phalange serrée autour de son chef. Faut-il laisser tomber dans l'oubli les noms les plus fameux de ce groupement d'ouvriers d'art ? Que ne peut-on en former un Livre d'Or, qui témoigne pour eux devant la postérité ! D'abord les harmonistes : NEUBURGER, Gabriel REINBURG, son neveu cité plus haut, GLOCK, BONNEAU, CARLONI, GARNIER, PRINCE, Gabriel CAVAILLÉ-COLL, enfin, en tête des jeunes d'alors, Victor GONZALEZ qui est devenu le facteur que l'on sait, illustrant son nom par de retentissants travaux, dont le plus notoire est la restauration et la

modernisation de l'orgue de Saint-Eustache. Ensuite les mécaniciens : THIEMANN (auteur de la mécanique inouïe et de l'harmonie de l'orgue de Saint-Sulpice), SALMON père et fils, BARTHÉLÉMY, ROMANO, et quelques autres qui édifièrent les chefs-d'œuvre qui ont porté au premier rang le nom de CAVAILLÉ-COLL en France et dans le monde entier... MUTIN avait fait son apprentissage chez CAVAILLÉ-COLL à la fois comme mécanicien et comme harmoniste ; j'ai dit qu'il succéda à son maître ; il prit possession de la maison en 1898 ; son règne y dura jusqu'en 1925. Il ne m'appartient pas de porter sur lui un jugement qu'on pourrait croire de parti pris et récuser à ce titre ; je regrette seulement qu'ayant commencé par suivre ponctuellement la tradition de son génial prédécesseur, il ait cru bon de lui tourner le dos quelques années plus tard, et se soit permis de se faire, en toute occasion, le détracteur systématique des œuvres du grand facteur à qui il devait tout. Jusqu'à ces tout derniers temps, la reconnaissance envers les grands ancêtres était à l'ordre du jour chez les artistes ou les artisans ; autre époque, autres mœurs...

Comme il était à prévoir, SERGENT mourut quelques semaines après mon premier dimanche de suppléance. Sollicité par quatre-vingt-dix-huit candidatures, dont une dizaine tout à fait sérieuses, le Chapitre décida que le concours seul était capable de couper court aux intrigues de tous ordres dont les Chanoines, l'Archevêché, le clergé de P paroisse — l'Archiprêtre POUSSET en tête — étaient l'objet de la part de certains postulants. Un jury choisi parmi les artistes consacrés de Paris fut convoqué, et les conditions du concours furent annoncées dans les journaux : 1° Accompagnement et commentaire d'un chant liturgique ; 2° Improvisation d'une fugue sur un sujet donné ; 3° Improvisation libre sur un thème donné ; 4° Exécution par cœur d'une pièce ancienne ou moderne du répertoire d'orgue, tirée au sort sur une liste de cinq présentées au jury par le candidat. L'ordre du concours serait également déterminé par le tirage au sort au dernier moment, et la liste des pièces proposées porterait le numéro de chaque concurrent dont le nom devait rester ignoré. Les épreuves auraient lieu sur l'orgue de Notre-Dame, et le jury serait rassemblé sur la tribune latérale de gauche d'où il était impossible de voir ce qui se passait à l'orgue. Ces conditions étant connues, quatre candidats se firent inscrire immédiatement. Un cas de conscience me faisait hésiter : j'étais marié depuis un an, père d'un garçon depuis un mois. Ma situation de professeur était enviable, mes tournées de concerts marchaient bien, ma situation de suppléant au Conservatoire, jeune encore et militant, m'interdisait tout échec ; je risquais gros à la partie et, d'autre part, une situation m'était offerte par le curé de Saint-Pierre de Neuilly, qui venait de voir achever dans sa paroisse un orgue important de cinquante-deux jeux. On me propo-

sait un fixe double de celui de Notre-Dame, et le casuel promettait d'être très fructueux dans ce quartier neuf et déjà bien habité, alors qu'il était nul dans la paroisse Métropolitaine comprenant quatre mille âmes, dont l'Hôtel-Dieu, la caserne de la Garde Républicaine, la Préfecture de Police, etc... la Morgue !... Widor insistait pour que je posasse ma candidature et prisse part au concours, assurant que mon entraînement était tel que j'avais toutes les chances... Il proposait à mon ambition artistique la restauration du prestige de l'orgue de Notre-Dame, éclipsé depuis un siècle, et qui avait perdu avec DAQUIN son dernier grand représentant. Tirailé de ci, tirailé de là, je finis par céder à WIDOR ; eh oui ! comme toujours ! Cela ne m'avait pas si mal réussi les autres fois ; pour celle-ci, j'avais repris confiance maintenant que le pas était sauté, et cela malgré que dans mon entourage on me reprochât de risquer imprudemment l'avenir des miens.

Pour se préparer, les concurrents furent autorisés à travailler huit heures sur l'orgue ; deux heures seulement me furent accordées, en raison de mes présences antérieures aux offices depuis février. C'était juste de quoi me permettre de voir et de registrer les pièces que je comptais présenter au jury. Entre temps, je me réentraînais chez moi le soir, car mes journées étaient remplies par mes devoirs de professeur. Le jour de l'épreuve arriva enfin ; nous fûmes enfermés dans le petit appartement situé au-dessus de la sacristie ; un quart d'heure avant de passer, le concurrent était mis à part dans une petite pièce, sous la garde d'un jeune prêtre, l'abbé RENAULT, qui lui communiquait les thèmes et le chant liturgique ; je tirai au sort le numéro un et, ce chiffre ayant été porté sur ma liste, le jury tira au sort la *Tocatta et Fugue en Ré mineur* de Bach. Je fus heureux de ce choix, car cette œuvre convenait à merveille à l'orgue de Notre-Dame. Le chant était le *Salve Regina*, le sujet de fugue était de GUILMANT, le thème libre de DESLANDRES. Le jury, présidé par WIDOR, comprenait : GUILMANT, GIGOUT, PÉRILHOU, DALLIER, DESLANDRES, et l'Abbé GEISPITZ ; le Chapitre y était représenté par le Chanoine PISANI. J'eus la sensation de passer un bon concours, mais je ne me fiaï qu'à moitié au sort, car, en pareille circonstance, j'avais éprouvé en 1892 une grosse désillusion au Conservatoire. Une fois passé, je descendis dans l'église pour entendre mes rivaux ; deux furent excellents, et cela ne fit qu'augmenter ma peur d'un échec. Les épreuves terminées, je remontai dans la tribune où le jury arriva ; WIDOR proclama le résultat qui m'attribuait à l'unanimité et avec félicitations le numéro un. Ces messieurs signèrent le procès-verbal sur lequel avaient été copiés les sujets d'improvisation ; le Chanoine PISANI remercia au nom du Chapitre et me pria de l'aller attendre dans la sacristie spéciale où

siège ordinairement ledit Chapitre. Je m'y rendis, et après quelques minutes, MM. PISANI, GEISPITZ, l'Archiprêtre POUSSET, et l'abbé RENAULT entrèrent. Tous me félicitèrent du résultat et me souhaitèrent une belle carrière; puis le Chanoine PISANI me fit part en ces termes de mes devoirs et de mes droits :

— « A dater d'aujourd'hui vous êtes organiste du Chapitre de la Basilique métropolitaine de Notre-Dame de Paris ; dans votre tribune, vous êtes chez vous ; nul n'y peut pénétrer sans votre permission écrite ou verbale ; seuls, les ouvriers chargés de l'entretien du monument peuvent, en dehors des offices, l'emprunter comme passage, avec l'autorisation et sous la responsabilité des services compétents. Vous êtes responsable du service du Grand Orgue, tant au point de vue liturgique qu'artistique ; vous pouvez vous faire remplacer par qui vous voulez ; vos suppléants seront ignorés du Chapitre et devront garder l'anonymat ; vous pouvez, à l'exemple de votre maître WIDOR, les autoriser à mentionner leur suppléance sur leurs programmes, affiches et autres publicités, mais dans les mêmes termes que ceux qui vous ont été consentis par Monsieur WIDOR, et à vos risques exclusifs. Vous êtes également responsable du bon ordre dans votre tribune ; vous devez rappeler à vos invités, soit verbalement, soit par un avis affiché sur le buffet de l'orgue, qu'ils assistent aux offices religieux et doivent conserver le silence pendant ces offices. L'entrée qui vous est réservée est celle de la tour Nord ; vos invités devront présenter à la gardienne, soit une carte spéciale imprimée à cet effet, soit une de vos cartes de visite portant leurs noms, et datée. En dehors de l'abonnement régulier pour l'accord de l'orgue, toute réclamation devra être faite par vous personnellement au vicaire trésorier de la paroisse, chargé par le Chapitre de veiller au bon entretien de l'instrument. Le traitement fixe est de 1.600 francs. Votre prédécesseur avait affecté une somme de 800 francs sur ses 2.400 francs du traitement, au service de la messe paroissiale du dimanche matin à 8 heures ; c'est Albert SERRE qui se chargeait de ce service ; au cas où vous voudriez l'assurer en personne, vous êtes libre et vous toucherez alors le traitement intégral. » Je répondis que je ferais comme mon prédécesseur et que SERRE continuerait, s'il le voulait bien, à jouer cette messe. — « Quand M. WIDOR, reprit-il, nous a dit que vous hésitez à poser votre candidature pour les raisons que vous lui aviez exposées, nous n'avons pas cru devoir intervenir, bien que votre service de suppléance nous eût montré que vous aviez une pratique consommée des grands instruments comme le nôtre. M. WIDOR a insisté, d'abord dans votre intérêt, ensuite pour que fût affirmée la légitimité du grand renom de notre jeune école à qui il a donné une si forte impulsion. Vous avez suivi son conseil ; vous voyez que c'était la sagesse ;

l'avenir ne fera que vous le démontrer de plus en plus. Il s'agit de rendre à l'orgue de Notre-Dame sa gloire des siècles passés ; nous savons que vous ferez tout pour cela. »

— « Je ferai tous mes efforts, répondis-je avec émotion, quoiqu'il m'en puisse coûter, pour atteindre ce but, s'il plaît à Dieu, et pour sa gloire et celle de sa Mère. » En parlant ainsi, j'étais loin de me douter de ce que cela devait exiger d'opiniâtreté, en dehors de toute question artistique. J'étais jeune encore, et, vraiment, j'étais tenté par cet effort ; aujourd'hui que je sais, s'il me fallait recommencer, je recommencerais, car, en fin de compte, malgré les traverses, j'ai répondu à ce que l'on attendait de moi ; je l'ai fait pour Dieu, pour l'Art et pour mon pays.

Je pris donc mes fonctions le jeudi 24 mai, jour de l'Ascension. Tout de suite, je constatai que la première chose à faire était de mettre de l'ordre matériel dans ma tribune. Elle était d'une incroyable saleté ; la console aussi ; les claviers crasseux et poussiéreux, le pédalier couvert dans sa partie grave d'une épaisse couche de boue sèche, semblait un décrotoir et non un clavier. L'éclairage était plus que primitif ; deux vieilles « Carcel » de cuivre, posées de chaque côté de la console, servaient pour les claviers manuels et pour le pupitre ; une lanterne de fiacre dans laquelle brûlait une bougie, ornée de carreaux rouges et verts, était sensée devoir éclairer le pédalier et les pédales de combinaisons. Cela resta en l'état jusqu'à l'électrification de l'éclairage de l'église. Le samedi 26, j'amenai une de mes domestiques qui, avec l'aide de mon « chef-souffleur », balaya et arrosa la tribune, gratta et cira à glace le pédalier, nettoya minutieusement à l'alcool les claviers à mains, et débarrassa tout le meuble de sa poussière ; il fut entendu que, jusqu'à nouvel ordre, le souffleur-chef se chargerait de pareille besogne au fur et à mesure des besoins. Mais, tout de même, je péchais par envie quand je comparais mon installation à celle de Saint-Sulpice. WIDOR veillait jalousement à la propreté de son instrument ; sa tribune était couverte d'un tapis rouge de haute laine, toutes les parties métalliques de sa console étaient nickelées et brillaient comme dans leur neuf ; grâce à ces soins, l'orgue de Saint-Sulpice offrait l'apparence de la jeunesse, bien que n'ayant pas été retouché depuis 1862. Pour obtenir quelque chose d'équivalent, il m'a fallu attendre jusqu'à la restauration de 1932. Et encore, certains détails sont de cet éternel provisoire qui est bien la chose la plus désolante qui soit ; peut-être finirai-je, avant de mourir, par voir les choses en l'état normal ; cependant, je n'en suis pas plus sûr que cela. Je n'incrimine aucune bonne volonté, mais les intentions tombent dans d'oubli si on ne revient pas constamment à la charge ; question de patience ; j'ai prouvé que j'en avais.

Il me fallut aussi songer à régler pratiquement la question des admissions. Mon prédécesseur vivait complètement isolé dans sa tour ; il ne tolérait personne auprès de lui, et ne céda ses claviers à des confrères, en d'exceptionnelles occasions, que contraint et forcé par le clergé ou les Beaux-Arts. Fatalement, les choses allaient prendre une toute autre allure. Durant mes huit ans de suppléance à Saint-Sulpice, je m'étais fait de très nombreuses relations parmi les amis de WIDOR ; de plus, ma situation de suppléant au Conservatoire m'obligeait à recevoir les élèves de cette Ecole que pouvait intéresser l'orgue de Notre-Dame ; et ils furent curieux, les jeunes élèves de ce temps ! instrumentistes, compositeurs et chanteurs en herbe se mirent à hanter mon « pigeonnier », comme ils disaient, et j'avoue que ces visites m'étaient particulièrement agréables. Je crois avoir fait bonne besogne par les explications que je fournis à mes jeunes hôtes, et avoir largement diffusé non seulement la doctrine artistique que je représentais, mais aussi la facture nationale dans son plus génial représentant. Je commençai par donner simplement ma carte de visite aux invités ; ce ne fut que bien plus tard que je fis imprimer des cartes spéciales, gris-bleu d'abord, beige ensuite. Pour les grandes cérémonies, j'obtins des invitations donnant accès à ma tribune qui étaient mises à ma disposition par la sacristie ; ces invitations permettaient aux personnes qui les recevaient de franchir les barrages de police et le contrôle de l'église ; j'étais responsable, et par suite ne devais les donner qu'à bon escient. J'ai accueilli dans ma tribune aux offices ordinaires comme aux grandes manifestations spéciales, un nombre imposant de représentants du monde des arts, des sciences, des lettres, de la diplomatie, du barreau, de la médecine, de la magistrature ; des financiers, des gens du monde, des prélats et hauts dignitaires ecclésiastiques, des hommes politiques de toutes nuances depuis JAURÈS et CLÉMENTEAU, jusqu'à MÉLINE et Albert DE MUN, en passant par RANC, MILLIÈS-LACROIX, LEYGUES, Victor BÉRARD, etc... Le Chapitre m'ayant autorisé à jouer mon orgue après la fermeture de l'église, soit pour y préparer des pièces, soit pour le faire entendre à des amis ou à des hôtes étrangers de passage, j'ai convoqué à ces auditions des visiteurs dont je citerai au hasard quelques noms : d'ANNUNZIO, pour qui j'ai donné trois séances, deux pour GLAZOUNOW, une pour RIMSKY-KORSAKOW et NIKISCH, une pour CLEMENCEAU, une pour BARTHOU (qui aimait fort la musique comme on sait), deux pour LYNWOOD-FARNAM (le plus grand organiste américain, mort en 1930), une pour HUMPERDINCK, une pour GRANADOS, une pour Siegfried WAGNER, etc. J'ai fait entendre dans les mêmes conditions mon orgue aux ambassadeurs d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, de Pologne, de Belgique, au Ministre de Suisse. J'ai été honoré de la visite de tous mes éminents confrères français et étran-



gers ; enfin, j'ai fait visiter l'orgue de Notre-Dame aux plus réputés facteurs de tous les pays. Les jours de grandes cérémonies, l'affluence fut parfois considérable dans ma tribune ; je dus limiter mes invitations à cinquante personnes au maximum, d'abord pour éviter la surcharge, ensuite pour n'être pas gêné dans le service ; le jour du Centenaire de la mort de Napoléon, par exemple, j'avais quatre-vingts personnes près de moi, plus les cuivres et timbales nécessaires à l'exécution de la Marche Funèbre et Triomphale que j'avais écrite spécialement pour cette solennité ; j'ai eu bien de la peine à obtenir le silence d'une telle assemblée...

\*  
\*\*

Il me faut maintenant parler des cérémonies qui eurent lieu à Notre-Dame et auxquelles j'ai participé. En dehors des offices réguliers et de certaines fêtes spéciales à l'église, ces cérémonies sont de trois ordres : les fêtes nationales, les obsèques ou *Requiem*s pour les grands morts français et étrangers, enfin les grandes cérémonies d'ordre purement religieux.

Les cérémonies de caractère national sont de deux sortes : celles qui ont lieu tous les ans, comme le « Souvenir Français », sorte de *Requiem* collectif pour tous les morts militaires de notre histoire ; elle a lieu au début de juin, parfois fin mai ; la cérémonie pour la « Croix Rouge », messe mixte à la fin de laquelle se chante le *De Profundis* ; la fête de l'Armistice qui se célèbre le 11 novembre et comporte une journée d'offices (Messe et Vêpres), comme un dimanche. Celles du genre de la Béatification puis de la Canonisation de Jeanne d'Arc furent célébrées une fois pour toutes. La fête du Cinquantenaire de l'Internat fut presque une fête nationale ; la France entière y envoya des délégations et les Pouvoirs Publics y furent représentés. Il y eut aussi les cérémonies de la guerre, et notamment la fête Franco-Belge qui me valut d'amères critiques de nos ennemis d'alors et même de certains de nos alliés ou des neutres ; on m'accusa d'impiété parce que j'y avais joué « la Marseillaise » combinée avec la « Brabançonne »... Les pharisiens sont de tous les temps et aussi de toutes les races.

Les obsèques de nos grands disparus qui m'ont laissé le plus émouvant souvenir sont celles du Maréchal FOCH, celles du Maréchal JOFFRE, celles des Présidents DOUMER et POINCARÉ, de BARRÈS et du Docteur ROUX, des Cardinaux AMETTE et DUBOIS, enfin les *Requiem*s célébrés à la mémoire du Roi ALBERT de Belgique, du Roi ALEXANDRE de Yougoslavie et de Louis BARTHOU ; enfin celui, tout récent, pour la Reine ASTRID, morte si tragiquement en août 1935 et si sympathique à son peuple et au nôtre. Enfin, les grandes céré-

monies purement religieuses qui ont été célébrées depuis mon accession à la tribune de Notre-Dame sont : les fêtes pour les enfants des écoles libres, le couronnement des Papes Pie X, Benoît XV et Pie XI, les ouvertures et clôtures de Congrès d'Art religieux, les Ordinations, les Sacres d'Evêques et installations d'Archevêques et de leurs coadjuteurs. Il en est deux que je cite pour l'émotion spéciale qu'elles dégagent, et qui ont lieu chaque année : la clôture de l'Adoration Perpétuelle et la Première Communion. A Notre-Dame, la clôture de l'Adoration Perpétuelle est célébrée avec un particulier éclat : toutes les paroisses de Paris y envoient des délégations, et c'est une impression peu banale que de voir s'allumer les quelque trois mille cierges qui suivent la procession, et d'entendre pendant celle-ci la nef entière chanter les hymnes et cantiques à l'unisson, accompagnés alternativement par les deux orgues. Bien que la première Communion soit l'aboutissement logique de l'Adoration Perpétuelle, à Notre-Dame, elle produit une impression tout à fait différente, opposée pourrait-on dire. Vu le peu d'importance de la paroisse, le nombre des enfants ne dépasse jamais une centaine. Dans ce formidable vaisseau, ils sont comme perdus ; si vous joignez à cela l'heure matinale de la cérémonie, vous saisissez le contraste entre les deux fêtes ; le premier mardi de décembre, c'est la foule, le rutillement des lumières, la clameur des chants ; le premier jeudi de juin, c'est la petite troupe d'enfants qui va accomplir le mystère annoncé, et servir de temple au Christ : là, tout est douceur, intimité, recueillement attendri ; je suis toujours très remué par ces deux cérémonies ; l'une me fait songer aux grandes manifestations, à cette expression violente de la foi collective ; l'autre me suggère les initiations de la primitive église, accomplies dans le mystérieux secret enseigné à la foi nouvelle.

Par privilège spécial, j'obtins que mon fils fit sa Première Communion à Notre-Dame ; j'en ai gardé un souvenir ineffaçable ; et depuis, chaque année, à cette fête, je ne puis m'empêcher d'évoquer ce souvenir. Je ne me doutais guère alors que, cinq ans plus tard, avant d'avoir accompli sa dix-huitième année, le pauvre enfant aurait reçu la palme du martyr dans les plaines de Champagne, tombé pour la défense de notre sol et de notre civilisation.

\*  
\* \*

J'ai fixé une fois pour toutes les souvenirs qui se sont renouvelés constamment au cours de ces trente-six dernières années ; il me faut maintenant revenir en arrière pour relater ce qui s'est passé depuis mon accession à la tribune de Notre-Dame jusqu'aux jours présents.

Le dimanche 3 juin 1900, jour de la Pentecôte, le Chanoine Pi-

SANI vint me prendre à la tribune après Vêpres pour me conduire auprès du Cardinal RICHARD qui demandait que je lui fusse présenté. Dans la sacristie du Chapitre, portant la pourpre cardinalice, je vis un vieillard, complètement courbé en deux, maigre, la figure d'un ascète dans laquelle brillaient deux yeux noirs d'une extrême vivacité, mais qui annonçaient la bonté. Son accueil justifia ma première impression ; il me félicita en des termes charmants, me souhaita une longue carrière et m'invita à l'aller visiter à l'Archevêché : « Ma porte vous sera toujours ouverte, mon cher enfant, même en dehors de mes jours d'audience », me dit-il en me congédiant. Je fus enchanté de cette première entrevue, et me promis bien d'user de l'invitation de Son Éminence, non en importun, mais au cas où j'aurais besoin d'un conseil appuyé sur son autorité, si les circonstances me contraignaient à le lui demander.

L'occasion se présenta en octobre. A mon sujet le Chapitre s'était divisé en deux clans : celui que n'effarouchait pas ma manière de faire et à la tête duquel était M. PISANI ; l'autre, dérangé dans ses habitudes et qui me reprochait mes audaces ; on y regrettait mon prédécesseur, et y menait une sourde campagne pour m'obliger, soit à changer ma manière, soit à démissionner... J'avais été mis au courant par les indiscretions qui ne manquent jamais de se produire en pareil cas ; j'en étais fort chagrin. WIDOR me conseillait de fermer les oreilles et de ne faire aucune concession : « J'en ai vu autant quand j'ai été nommé à Saint-Sulpice ; j'ai fait le mort ; vous voyez que je ne m'en porte pas plus mal. En fin de compte, le clergé de mon église m'a félicité de vous avoir confié ma suppléance parce que vous aviez ma tradition... Mes déboires remontent à trente ans, mais ne croyez pas qu'il m'ait fallu attendre jusqu'en 1892, pour que, non seulement on me laissât tranquille, mais pour qu'on me portât en épingle de cravate... Tenez bon et vous verrez. » — M. PISANI, lui, me disait : « Que voulez-vous ? ces pauvres gens ! ils dormaient si bien bercés par les ronrons du pauvre SERGENT ; vous troublez leur sommeil... on ne pardonne pas aisément cela ; quand leur curiosité sera émoussée, ils reviendront à leurs chères habitudes ; le temps seulement que les oreilles durcissent un peu... ils ont l'âge !... » — Mais, cette fois, je ne me tenais pas pour satisfait et résolu de prendre l'avis du Cardinal RICHARD. Il me reçut avec une paternelle bonté et me dit très simplement : « Mon cher enfant, je ne suis pas musicien, mais je m'en rapporte complètement à vos pairs qui vous ont désigné comme le plus digne après le concours ; restez sincère vis-à-vis de ce que vous pensez être la vérité, et ne vous mettez pas en peine. Sans rien connaître de votre art, il me semble que vous êtes tout à fait adapté au cadre de la Cathédrale ; la voix des orgues me semble à la fois plus variée, plus puissante et plus mystérieuse qu'au

temps de votre prédécesseur ; elle ne me distrairait en rien mais m'aide à prier. » — Rien ne pouvait m'être plus précieux qu'une semblable approbation ; dès lors qu'un prélat de cette sainteté n'était pas choqué par mes initiatives, il devenait clair que ceux qui me cherchaient noise le faisaient dans un esprit de parti-pris, et que les « distractions hors de propos » dont ils se plaignaient, n'étaient qu'un mauvais prétexte pour couvrir leur répugnance à toute innovation. Je considérai donc l'incident comme clos et ne fis plus aucune attention aux récriminations. Elles durèrent deux ans, au bout desquels, voyant que je n'en avais cure, elles cessèrent ; parmi mes détracteurs, les uns s'habituaient, les autres m'ignorèrent ; je n'en demandais pas plus.

A cette époque (1900), Notre-Dame, en hiver, était une véritable glacière ; j'en fis l'expérience à mes dépens et, le jour de Noël, je pris là une grippe infectieuse qui faillit m'envoyer dans l'autre monde et me retint six semaines enfermé. Le jour de la Chandeleur, je repris mon service, et pendant six ans je ne fus pas arrêté.

Les journaux étrangers ayant publié la relation du concours à la suite duquel j'avais été nommé à Notre-Dame, les visiteurs reprirent le chemin de la Cathédrale pour assister aux offices et, dès 1901, je me vis supprimer les vacances régulières de six semaines dont jouissait mon prédécesseur. Comme j'en exprimais ma surprise à M. PUSSET : « Que voulez-vous, me répondit-il, noblesse oblige ; c'est la preuve que vous avez commencé de réussir dans la tâche de restaurer le prestige de notre tribune ; faites-vous remplacer si vous le voulez, mais que l'orgue ne soit pas muet comme par le passé du 15 août au 1<sup>er</sup> octobre. » — J'avais déjà été forcé de me faire suppléer pendant ma grippe de l'hiver précédent. Je donnerai, sans commentaires, et en spécifiant seulement leurs titres, à la fin de ce chapitre, la liste de mes suppléants, pour n'être pas obligé de faire de continuels méandres dans l'ordre de ces Souvenirs.

L'événement important de 1902 fut la nomination de GUILMANT comme organiste honoraire de Notre-Dame ; j'ai relaté le fait dans le chapitre précédent, je n'y reviens donc pas. Je dirai seulement qu'il était d'accord avec moi pour reconnaître que le Récit de l'instrument était trop maigre par rapport aux autres claviers : il comprenait : Flûte 8, Bourdon 8, Gambe 8, Voix céleste 8, Quintaton 16, Voix humaine, Clarinette 8, Hautbois-basson 8, Octave 4, Octavin 2, Cornet 3 à 5 rangs, Quinte ouverte 2 2/3, Bombarde 16, Trompette 8, Clairon, 4. Cela manquait d'un jeu de fond de 8 étoffé, et la couleur « Plein-jeu » était également absente. Les deux Flûtes étaient sur le sommier des Anches : en revanche, la Clarinette et la Quinte étaient sur la laye des fonds.

En 1903, MUTIN remplaça le Bourdon de 8 par un Diapason de très grosse taille, et la Clarinette par une Fourniture de 4 rangs, dont

l'échelle fut déterminée par GUILMANT qui indiqua en outre la façon dont ces jeux devaient être traités. Les flûtes reprirent leur place normale et j'en éprouvai un grand soulagement pour leur emploi si fréquent dans la registration courante. Cette transformation conféra au clavier un tout autre caractère; il gagnait en rondeur et en puissance; néanmoins j'aurais dès cette époque voulu y voir ajouter une *Cymbale* de trois rangs pour me donner sept rangs de *Plein-jeu* et éclaircir les basses; je devais attendre cela jusqu'en 1932. Pour moi, le Récit-type des orgues du XIX<sup>e</sup> siècle, celui dont l'effet est le plus admirable, reste celui de Saint-Sulpice; le mien vient tout de suite après.

En 1905, l'abbé GEISPITZ fut promu Chanoine et nommé aumônier de la Roquette; l'abbé RENAULT lui succéda comme Maître de Chapelle à Notre-Dame. Curieuse et très sympathique figure de prêtre et d'artiste que celle de cet abbé qui jouait de tous les instruments à cordes, aimait la musique avec passion, et lui consacrait tout le temps laissé libre par un ministère qu'il exerçait avec sainteté. J'en aurais long à dire sous ce dernier rapport, mais si ces lignes tombent sous ses yeux, je ne veux pas effaroucher une humilité qu'il pratique au sens tout à fait évangélique du mot; je préfère m'en tenir au Maître de chapelle. Les temps étaient difficiles; surpris par la loi de séparation qui le privait d'une partie importante de ses ressources, le clergé concordataire, qui ne devait plus compter que sur le denier du culte, se voyait contraint à de sévères économies. La Maîtrise et le Grand Orgue furent réduits à la portion congrue; en outre le Petit Séminaire de Notre-Dame-des-Champs, qui fournissait quatre-vingts voix au chœur de Notre-Dame, ayant dû émigrer à Issy-les-Moulineaux, ne put continuer sa collaboration aux offices, et il fallut se contenter des chantres gagés et de quelques bénévoles. L'optimisme de l'abbé RENAULT ne fut pas effleuré d'une ombre par ces circonstances; il commença par convertir en « flûtes » les « gambes » que constituaient les voix d'enfants recrutés dans la petite école libre de la rue Massillon et qui s'appelle « la Maîtrise ». Ce travail accompli, il fit de la propagande pour recruter des bénévoles qu'il adjoignit pour les jours de fêtes importantes aux quatre chantres rémunérés. C'était une entreprise ardue; il la mena à bien cependant, à telle enseigne que nous commençâmes à mettre au répertoire de la musique pour chœur mixte et deux orgues : la *Messe* de WIDOR, le *Kyrie* de la mienne (on n'est jamais allé plus loin), la *Messe* de SAINT-SAËNS, le *Quam dilecta* et le *Sacerdos et pontifex* de WIDOR, les *Tu es Petrus* et *Christus resurrexit* de DUBOIS (ce dernier, arrangement d'un chœur de MARCELLO), etc. — Il était plein d'entrain, le bon abbé; pour éviter les frais d'achat de musique il copiait (souvent la nuit) du matériel de chœur ou des parties instrumentales; parfois il passait la baguette

à un ami et prenait l'alto, le violon ou la contrebasse; quand une œuvre intéressante était exécutée quelque part, il « bondissait » pour l'aller entendre et je vous assure qu'il était « bon public ». Que de fois m'accompagna-t-il chez moi un lendemain d'audition, agrémentant notre promenade de commentaires souvent imagés de façon imprévue et pittoresque ! Ceux qui l'auront connu et liront ceci ne manqueront certainement pas de s'en souvenir, car il était prolix et aimait à faire partager ses enthousiasmes au plus grand nombre possible d'amis. A peine installé, il rêva de faire restaurer l'orgue du chœur, en assez piteux état, et ne trouvant pas assez vite les ressources complètes nécessaires à ce relevage, il en paya une partie de sa bourse; il fit ainsi annexer à l'ancien orgue les jeux qui lui manquaient et qui portèrent l'instrument à 21 jeux; c'est maintenant un des meilleurs instruments d'accompagnement des églises de notre capitale. Par la même occasion, il paya également l'accord général de mon orgue dont les jeux les plus empoussiérés furent passés au pinceau; c'était utile, car certains jeux avaient des notes muettes, d'autres avaient perdu la fraîcheur de leur timbre originel. (J'aurai plus loin à revenir sur la question de l'entretien des orgues; je le ferai à propos de la dernière restauration de 1932.) On voit que l'abbé dissipait ses petites ressources en plaisirs d'un genre particulier; le reste passait à la charité; parfois, il unissait les deux en rendant à de pauvres musiciens les instruments de travail dont ils avaient dû se séparer, vu la dureté des temps. Mais, encore une fois, je ne veux pas insister, malgré mon envie, craignant d'être indiscret; la bonté, la charité et la sainteté ont leurs pudeurs et sont ennemies du tapage... L'abbé m'aimait, et m'aime toujours de l'affection la plus touchante; je le lui rends bien. Depuis trente-six ans que dure ce sentiment réciproque, aucun nuage ne l'est jamais venu troubler. Sur le chemin de ma vie, riche en traverses de toutes sortes, je l'ai toujours trouvé le même, ardent et enthousiaste, généreux et optimiste, toujours prêt à répondre à l'appel dans les cas où il pouvait aider, soutenir, consoler. Celui-là a vraiment été touché deux fois par la grâce, dans son sacerdoce apostolique et dans sa croyance en la mission de l'Art.

\*  
\*\*

1906. Le début des catastrophes... Depuis trente ans, elles se succèdent sans interruption. Je ne m'arrêterai qu'à celles qui ont rapport avec Notre-Dame; les autres sont sans intérêt pour les lecteurs de ces souvenirs d'organiste. Je les ai consignées en détail dans le journal que je tiens de tout ce qui m'est arrivé depuis que je suis ici-bas; après ma mort, on en fera ce que l'on voudra.

La première faillit mettre soudainement fin à ma carrière d'orga-

niste. Le 18 mai, en sortant de chez une élève, je me cassai la jambe droite. En ce temps-là, j'avais encore assez de vision pour me guider seul, et j'en usais ainsi depuis ma sortie de l'Institution Nationale. Il avait plu, le sol miroitait. Après la traversée du Pont des Arts, je rencontrai un groupe de grévistes qui chantait l'Internationale. Je passai rapidement et m'engageai sur le quai Malaquais. Entre les rails du tramway « à plots » nouvellement installé, se rencontra une excavation remplie d'eau et que je ne vis pas, la surface du sol et l'eau du trou formant une glace continue. Je mis le pied dans l'excavation et tombai de tout mon long sur le côté gauche, la jambe coincée. Elle se retourna en dehors et craqua comme une javelle, m'occasionnant une atroce douleur. Le chant des grévistes cessa instantanément et, au pas de course, ils vinrent pour me relever, formant le cercle autour de moi pour me protéger d'un tram qui arrivait et allait me couper en deux. — « Oh ! (ici un juron) c'est l'organiste de Notre-Dame qui a joué au Trocadéro pour la réunion de JAURÈS l'année dernière », dit l'un d'eux. « Eh bien ! mon vieux, il est amoché ! dit un autre ; il faut le relever ; gare à sa quille, elle doit être cassée... » — Il se baissa, souleva ma jambe et ne la bougea pas de la position complètement déviée qu'elle avait prise ; en même temps, deux de ses camarades me prirent sous les bras et me maintinrent étendu jusqu'à ce qu'un quatrième eût arrêté un fiacre. Ils me mirent tous trois dans la voiture, l'homme qui tenait ma jambe n'ayant pas bougé, et s'assirent à mes côtés pour me ramener chez moi. Je demeurais alors 60, rue des Saints-Pères, dans un pavillon annexe de l'hôtel principal qui se trouve à ce numéro. En arrivant, mon concierge vint en renfort, et tous quatre me montèrent dans mon cabinet de travail et m'étendirent sur mon divan. L'un d'eux se détacha et alla téléphoner au docteur SEGOND, mon ami, pour qu'il vint en toute hâte. Un quart d'heure plus tard, il était près de moi. Il félicita ceux qui m'avaient secouru, et en particulier celui qui tenait toujours ma jambe de ses deux mains : — « Si vous aviez bougé, ou si vous aviez essayé de le déchausser, les os auraient crevé la peau », dit-il. — « Je le savais, Monsieur le docteur, répondit l'homme ; mon frère a eu la jambe écrabouillée entre deux wagons il y a un mois ; on l'a déchaussé ; heureusement, le chirurgien de la compagnie est arrivé à temps et l'a ficelé entre deux planches. » « Bravo LENOIR ! » se contenta de dire SEGOND ; puis ayant pris le nom de l'homme, il lui dit : « J'irai voir votre frère. » Il lui fut impossible de faire accepter quoi que ce soit à mes sauveurs : — « Il a joué pour rien à la réunion des syndicats l'année dernière, il ne manquerait plus que nous acceptions de l'argent... » — SEGOND prit leurs noms et adresses et se contenta de répondre : « Je vous revaudrai cela malgré vous. » — Puis il envoya l'un d'eux quérir deux planches et un peloton de forte ficelle

pour me faire une attelle. Quand il eut les matériaux, on coupa ma bottine ; la jambe enfla démesurément et on l'installa entre les planches fortement serrées. — « Pansement provisoire, dit SEGOND ; je reviendrai demain matin pour faire la réduction et te plâtrer. » Avec l'aide du concierge, on me monta dans mon lit. Je ne dirai pas ce que fut cette première nuit ; on le devine aisément. Vers deux heures du matin, il fallut me faire prendre de la morphine pour me permettre de supporter la douleur. Le 19 à huit heures du matin, SEGOND était chez moi, escorté d'un aide et d'un autre docteur. — « Mon élève, ami et remplaçant, le docteur Olivier LENOIR », me dit-il ; tu en as entendu parler hier ; il viendra te voir tous les matins, moi tous les soirs ; nous sauverons ta patte d'organiste ou j'y perdrai mon nom. Mais je t'en prie, la prochaine fois, tâche de ne pas nous faire un aussi beau travail ; comme fracture de Dupuytren, c'est ce qui peut se faire de mieux ; nous allons la réduire, mais il est impossible de t'insensibiliser ; c'est par le mal que je te ferai que je pourrai contrôler la justesse de l'opération ; j'aime mieux te prévenir, tu vas horriblement souffrir, mais je sais que tu es de taille à supporter cela. » — En effet, j'ai horriblement souffert, et, à plusieurs reprises, j'ai failli m'évanouir ; il a fallu me ranimer à grands renforts de fine Champagne. A peine plâtré, je tombai dans une sorte de torpeur dont je ne m'éveillai que le soir, pour recommencer à souffrir et je dus être remorphiné. Le lendemain, même journée, même nuit ; le dimanche 21, la douleur était plus sourde ; je pus recevoir l'Archiprêtre POUSSET et le Chanoine PISANI qui, mis au courant par mon remplaçant, se hâtèrent de venir me prouver leur affection et m'encourager à la patience. A dater de ce moment, je reçus tous les deux jours la visite de l'un de ces messieurs ainsi que celle des vicaires et autres Chanoines ; l'abbé RENAULT venait tous les jours. Je pus me convaincre de ce qu'était devenue l'opposition du début ; au Chapitre, je ne comptais plus que des amis. Le Cardinal AMETTE, qui avait succédé à Mgr RICHARD, mort au début de l'année, fit prendre aussi de mes nouvelles régulièrement et m'assura qu'il priait pour moi chaque jour. Mes élèves anciens et nouveaux, mes amis, tous furent délicieux pour moi dans cette épreuve dont je n'envisageais pas les suites sans une vive terreur. Il fallut trois fois recommencer la réduction ; la radiographie avait révélé trois cassures du tibia, deux du péroné, plus tous les ligaments claqués ; c'était en effet ce qui pouvait se faire de mieux dans le genre, comme avait dit SEGOND.

Quand les douleurs commencèrent à être moins vives, le temps me sembla long ; je me mis à lire sans désespérer. Notre Bibliothèque BRAILLE commençait à être bien achalandée, et je trouvai là de quoi me redonner une activité assez grande pour qu'il me fût possible de supporter cette station obligatoire au lit. Chaque matin et chaque



soir, mes docteurs venaient constater mon état; le 8 juin, SEGOND avait fait la réduction pour la troisième fois; le 18, voyant que les os refusaient décidément de reprendre leur place normale, il décida de recourir aux grands moyens et fit appel au concours du Docteur HEITZ-BOYER, inventeur d'un appareil destiné à réduire les fractures rebelles. On échan cra mon plâtre qui fut en même temps revêtu d'une armature métallique; dans la brèche, on introduisit un coussin de caoutchouc qui fut ensuite gonflé à la pompe jusqu'à une pression déterminée. Appuyé d'un côté à l'os de la malléole interne et de l'autre à l'armature, le coussin faisait office de coin, et l'os récalcitrant devait forcément reprendre sa position naturelle; mais au prix de quelles souffrances ! J'ai connu, je vous l'assure, le supplice du brodequin du Moyen-Age. Il fallait garder l'appareil douze heures, et au bout d'un quart d'heure, je suis à grosses gouttes; il fallait avoir recours à la morphine pour me permettre de rester ainsi serré le temps voulu. Après une semaine de ce traitement, les choses paraissant avoir repris tournure, on me déplâtra et on entoura ma jambe d'une botte de silicate qui ne montait plus qu'à quelques centimètres au-dessus de la cheville cassée. Il n'y avait plus qu'à laisser agir la nature... Le 12 juillet, je fus transporté à la campagne en auto spéciale, et le 31, on m'embarqua pour Saint-Lunaire où le Docteur SEGOND avait conseillé de me faire prendre des bains de sable chaud. C'est là que je fus mis debout pour la première fois; comme sensation, je recommande cela aux amateurs... — Il me fallut deux mois pour réapprendre à marcher; il se produisait un phénomène affolant qui m'exaspérait : j'avais perdu la mémoire des mouvements nécessaires, et ma jambe valide ne me servait en rien pour les retrouver; j'avais beau décomposer; quand j'essayais avec la jambe droite, je ne pouvais que sauter; appuyé sur une grosse canne à bout de caoutchouc, je me démenais rageusement jusqu'à ce que, épuisé de fatigue et fou de colère, je me laissasse choir sur un banc; de plus, la congestion, accompagnée de douleurs, envahissait très vite le membre fracturé et je doutais de jamais pouvoir m'en resservir utilement. Avec de la patience, de l'entêtement et des massages, cela revint pourtant, et en octobre je faisais à peu près figure d'un homme normal. Je m'imaginai que j'allais rejouer de la pédale comme par le passé, et terrible fut ma surprise la première fois que j'essayai. Impossible de tourner la cheville; de plus, le mouvement de flexion était raccourci. J'eus une nouvelle crise de désespoir, mais je m'acharnai; et après deux mois d'un travail soutenu, j'étais à peu près redevenu maître de mon clavier; il me fallut cependant changer certains doigtés devenus impraticables pour moi; j'eus beaucoup de peine à m'habituer à ces nouveautés anti-rationnelles, et cela n'améliora pas mon état coutumier de trac quand il faut jouer en public. Maintenant,

j'y suis fait, et j'ai pris l'habitude de compter avec cet ennemi supplémentaire. C'est seulement le jour de Noël que je pus définitivement me passer du concours de mon « assistant », comme disent les Américains. Jusque-là, je l'avais toujours à mes côtés et lui passais les claviers dès que la douleur devenait trop vive et risquait de me faire commettre des bévues. SEGOND avait tenu sa promesse et avait sauvé ma patte ; mon cas fut l'objet d'un rapport à l'Académie de Médecine : quatre-vingt-dix-neuf pour cent des fracturés de mon espèce étaient amputés ; j'avais tiré la seule chance d'échapper à cette mutilation qui m'eût réduit à l'impuissance...

A peine remis de ce coup, j'en reçus un autre qui faillit m'envoyer dans l'autre monde. Le lundi 12 janvier 1907, je rentrai chez moi févreux et nanti d'un mal de tête d'une sorte particulière que je n'avais jamais ressentie. Je crus à la migraine. Le lendemain, la fièvre avait monté et il me fut impossible de me lever. On manda le médecin qui ne put se prononcer, mais demanda le Docteur LABBÉ en consultation. J'avais perdu l'usage de la parole, et j'étais comme paralysé quand ce praticien arriva chez moi ; il se retira dans la pièce voisine de ma chambre avec mon médecin et le Docteur LENOIR qui m'était venu voir ; il diagnostiqua la fièvre typhoïde. J'entendais tout ce que disaient ces messieurs, mais il m'était impossible de le leur faire savoir. — « Si dans douze heures, il n'est pas descendu d'un degré, il est mort », dit le consultant ; « il va falloir lui donner tout de suite un bain refroidi graduellement et puis il n'y aura plus qu'à attendre. » On manda un infirmier, on fit mon lit dans mon cabinet de travail pour m'isoler. Pendant ce temps, je méditais sur le diagnostic du docteur et, avec une obstination de brute, je me disais : « Je ne veux pas mourir avant d'avoir terminé le final de ma Sonate de violon. » Le lendemain j'avais baissé d'un degré et demi ; c'est, paraît-il, cette pensée concentrée sur le même objet qui a opéré ce miracle. Je veux bien le croire, mais je ne garantis pas la méthode comme infaillible... Après vingt-et-un jours de lit et trente-deux de convalescence, je rejouai mon orgue le jour de *Lætare*, puis le samedi et le jour de Pâques. Je partis pour la campagne me remettre de la forte dépression qui avait suivi ces à-coups.

En 1910, l'année des grandes inondations, mon orgue eut beaucoup à souffrir de l'humidité. La Seine envahit la cour du presbytère et la crypte ; l'air saturé d'eau occasionna des cornements et des accidents mécaniques à l'orgue ; de plus, le calorifère qui avait été installé en 1902 et chauffait merveilleusement l'église, fut complètement détruit. Le froid sévit de nouveau dans ma tribune, au grand dommage de mon orgue et de mes bronches qui, dès lors, devinrent très fragiles. En mars, MUTIN fit une révision de l'instrument et remit les choses en ordre tant bien que mal. Après l'été de 1911 qui fut tor-

ride (le thermomètre marqua 72 degrés sous la rosace de l'orgue), nouveau désastre : des décollements se produisirent dans les sommiers; la soufflerie et toute la mécanique furent entièrement dérèglées; MUTIN intervint de nouveau et une réparation « provisoire » fut exécutée. La nécessité d'un relevage se faisant sentir, j'adressai un rapport à M. POUSSET. Il tomba malade et dut quitter son poste; le rapport fut perdu. L'année suivante, je refis le rapport et le remis à M. DELAGE qui avait succédé à M. POUSSET; présenté au Chapitre, le rapport fut classé et l'exécution des travaux reportée « sine die ». MUTIN demandait 50.000 francs pour le relevage et le remplacement des pièces usées, plus 10.000 francs pour apporter à la console les modifications que je souhaitais en vue de la rendre plus praticable. Je devais attendre jusqu'en 1932 pour voir ce projet se réaliser; sous le prétexte d'économies, on a payé 270.000 francs ce qui, à l'époque dont je parle, en eût coûté 50.000; j'ai ajouté 15.000 francs par moi recueillis au moyen de concerts, et grâce à la générosité d'amis, pour faire faire les adjonctions dont je parlerai plus loin.

\*  
\*\*

Survint la guerre. Rentré de vacances au début d'octobre 1914, je repris mon service comme d'habitude. En décembre, lors d'un raid d'avions sur Paris, deux bombes atteignirent Notre-Dame dont l'une cassa une verrière, l'autre écorna une Chimère à quelques mètres de la Galerie des Rois, c'est-à-dire tout près de ma tribune. Renseignés de manière fantaisiste sans doute, nos adversaires d'alors prétendirent que Notre-Dame était convertie en poste d'observation et devenait, par suite, un objectif militaire... Il n'en était rien.

En mai 1915, je ressentis les premières atteintes du glaucome qui est en train d'achever de m'aveugler. Je consultai plusieurs oculistes qui refusèrent de me faire la ponction classique, en raison d'une cataracte congénitale adhérente. Le Docteur MORAX m'indiqua un oculiste suisse, le professeur EPERON, de Lausanne, qui soignait le glaucome par des moyens différents; il me prévint que le traitement serait long et sans doute douloureux, mais qu'il y avait des précédents encourageants de guérison tout au moins temporaire. Je me décidai donc à essayer de sauver ce qui me restait de vue et m'assurait une indépendance relative quant aux nécessités de ma carrière. Je quittai Paris le 12 juillet 1916 et n'y rentrai que le 12 avril 1920, ayant dû subir, en outre du traitement précité, le 9 octobre 1918, une opération de cataracte secondaire à l'œil droit, laquelle fut suivie d'une complication de syclite qui m'obligea à rester six mois dans une chambre noire; je n'ai donc pas joué le *Te Deum* de la Victoire...

En rentrant à Paris, j'avais une névrite aiguë dans le bras droit

Le jury rassemblé sur la  
demande du Chapitre de Notre-Dame  
le 21 mai 1900, après avoir  
entendu cinq candidats pour la  
place d'organiste du Grand Orgue  
présente M. Louis Vierne à  
l'unanimité!

Ch. M. Widor

H. Dallier

Ad. Deslandres

L. Pisani

Chanoine

Alex. Guilmant

Eug. Gigout

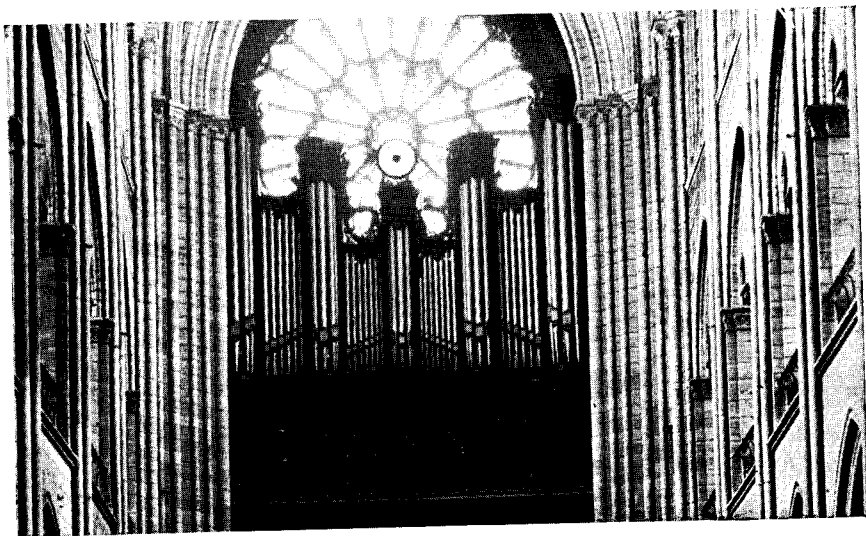
A. Périlhou

L. Geispitz

abbé

Procès verbal du concours à la suite duquel Louis Vierne fut nommé organiste de Notre-Dame de Paris. Ont signé : Ch. M. Widor, H. Dallier, Ad. Deslandres, Le Chanoine Pisani, Alex. Guilmant, E. Gigout, A. Périlhou, l'abbé Geispitz.

(Document provenant de la collection René Vierne, aimablement donné par M. H. Lejealle à la Société des Amis de l'Orgue).



PHOT. ARCH. PHOT. D'ART ET D'HISTOIRE

Le Grand-Orgue de Notre-Dame de Paris.

*Andante*

fugue

*Andante*

Sujet libre

Sujet de fugue et thème libre donnés aux candidats qui ont pris part au concours  
à la suite duquel L. Vierne fut nommé organiste de Notre-Dame de Paris.

(Verso du document ci-contre)

qui m'empêchait absolument de me servir de ce membre; j'en fus guéri par un médecin qui soignait pour le même mal mon ami Lucien FUGÈRE, lequel m'accompagna aux séances d'air chaud dont usait le praticien. — Je retrouvai mon orgue dans un état alarmant; les déprédations avaient été aggravées par le retrait des verrières, démontées à la suite du bombardement dans lequel Notre-Dame avait été atteinte. La poussière régnait maintenant en maîtresse dans l'orgue; la mousse avait enserré nombre de pièces, de nombreuses fuites s'étaient produites, des tuyaux s'affaiblissaient, le facteur n'arrivait plus à pallier à tous ces maux. Je me mis à sonner le clairon d'alarme, mais, le clergé, se retranchant derrière l'importance de la somme à engager pour remédier à cet état de choses, fit la sourde oreille. Je luttai onze ans sans lâcher pied pour sauver le plus beau joyau de la facture du XIX<sup>e</sup> siècle, l'orgue dont j'avais réussi à refaire la réputation mondiale, qui attirait maintenant tous les étrangers s'intéressant aux arts, et avait contribué à rendre à l'église sa vie de jadis... En 1927, excédé, horripilé, je résolus d'avoir recours à un autre moyen pour arriver à mes fins. C'est le 19 janvier de cette année que je partis pour l'Amérique; je me décidai à tenter d'intéresser nos amis d'outre-Atlantique au sort de mon orgue et, à la réception qui me fut faite à New-York, j'en parlai à M. SILLY, président de la « Guilde générale des Organistes ».

Il me promit de consulter les membres de cette association et d'entrer également en pourparlers avec l'« Association Nationale des Organistes ». Durant mon premier séjour à Boston, je reçus avis d'avoir à fournir un rapport sur l'état de l'orgue de Notre-Dame; je l'établis en plusieurs exemplaires qui devaient être mis sous les yeux des secrétaires des filiales de ces deux grandes Associations pour être lus en séance dans les plus prochaines réunions. A Chicago, je fus informé qu'une souscription était ouverte et que les membres des Associations avaient décidé d'y contribuer à raison de quatre dollars par membre. Le facteur d'orgues M. SKINNER s'offrait à construire une console moderne du même type que celle de la Trinité de Boston. C'était dépasser de très loin le rêve que j'avais pu faire. En juillet, de retour en France, j'étais prévenu que la souscription se couvrait rapidement et qu'un expert était envoyé aux fins de se rendre compte de la somme à engager pour restaurer et augmenter l'instrument comme je l'indiquais dans mon rapport. L'expert vint : c'était l'organiste de Kings-Chapel de Boston; il me rendit visite à ma tribune et nous primes rendez-vous pour le jeudi qui suivait; le jour venu, j'allai à l'église et personne ne vint. J'attendis en vain quelques jours; aucun signe de vie... J'ai su depuis par des amis américains que l'expert, circonvenu par un tiers, ne s'était même pas donné la peine de vérifier le bien fondé des affirmations de son interlocuteur, et qu'il

était reparti, convaincu que j'avais considérablement exagéré les choses et que, d'ailleurs, la France pouvait fort bien trouver de quoi restaurer l'orgue sans avoir recours à l'étranger. J'ai conservé dans mes archives la preuve écrite de cette machination; elle avait d'ailleurs été précédée d'une autre manœuvre accomplie sous le couvert du patriotisme et qui consistait à refuser de laisser construire une console moderne par un organier américain; comme l'argent était trouvé et qu'il allait arriver, on décida le coup de l'expert : c'était jouer le tout pour le tout et cela réussit... J'ai donc passé en Amérique pour avoir voulu faire financer une opération qui pouvait l'être chez nous; je sais qu'il a été fait justice de cette calomnie et que la manœuvre a été percée à jour; mais sur le moment, j'ai été tellement écœuré que je n'ai rien fait pour renouer le fil cassé; il m'a fallu attendre que le clergé de Notre-Dame et les Beaux-Arts, enfin alertés par le cri d'alarme poussé par WIDOR dans sa brochure sur « l'Orgue moderne », se décidassent à fouiller leurs fonds de tiroir pour en extraire les 270.000 francs dont j'ai parlé. Ce fut en 1931.

Ici se place une autre intrigue que je ne puis passer sous silence, étant donné ce qu'il en advint pour l'orgue de Notre-Dame. En 1925, MUTIN avait cédé sa maison et s'était retiré. Six ans plus tard, le « super-concierge » (1) de l'Avenue du Maine était sollicité par les tenants de la maison, d'en reprendre la direction en qualité de conseiller. Comme don de joyeux avènement, il crut faire un coup de maître en apportant à ses co-associés la restauration de Notre-Dame. L'Archiprêtre DELAGE, qui ne pouvait pas le voir en peinture, était malade et avait dû cesser tout service. L'occasion était propice, et MUTIN la saisit aux cheveux. Il se rendit aux Beaux-Arts et obtint qu'une Commission fût réunie à l'effet de décider des modifications à apporter à l'orgue, en plus de la restauration générale. WIDOR présida cette commission dont MUTIN avait pris soin de me faire exclure... Il m'avait voué une haine féroce. A Neuchâtel, en Suisse, lors de l'inauguration de l'orgue de l'église catholique que j'y étais allé faire, appelé comme expert, il m'avait insulté grossièrement en pleine église parce que je n'étais pas de son avis sur l'égalisation de certains jeux. Pour obtenir mon exclusion de la Commission de Notre-Dame, il argua de ce que j'étais « juge et partie »... C'était de la naïveté; personne n'en pouvait douter. Il fit valoir aussi que je défendais la candidature de GONZALEZ, ce qui était également vrai. Je tiens GONZALEZ comme le premier harmoniste de ce temps, et en désirant lui voir exécuter la restauration de Notre-Dame, je ne pense pas que j'agissais contre l'intérêt artistique de l'instrument. Mais voilà : l'impartialité et MUTIN n'avaient rien à voir ensemble; supprimer la

1) Il s'était installé au-dessus de la loge du concierge.

discussion lui semblait bien autrement pratique que de risquer la critique d'un homme qui jouait l'orgue depuis trente-et-un ans. Je reçus simplement un télégramme de WIDOR pour me mettre au courant de ce qui avait été décidé ; or, voici à quoi l'on s'était arrêté : adjonction à la Pédale d'un *Violoncelle* de 16, transfert du Récit du cinquième clavier au troisième ; et c'est tout... Coût : la somme que j'ai énoncée... Muni de ce renseignement, je rédigeai une note très détaillée que j'envoyai aux Beaux-Arts pour mettre ma responsabilité à couvert vis-à-vis de mes successeurs, et qu'il fût bien établi que cette sottise n'était pas restée sans riposte. Je n'avais d'ailleurs aucune illusion sur le résultat de ma démarche et je pensais que mon rapport serait purement et simplement classé dans les cartons. Il n'en fut rien : Paul LÉON, le Directeur des Beaux-Arts de ce temps, me convoqua ; il s'excusa en me disant qu'il me croyait d'accord avec la Commission, et que, s'il avait pu croire le contraire, il ne l'aurait jamais autorisée à fonctionner. Cela se passait le 14 février. Les ouvriers devaient commencer le travail le 16 à huit heures du matin. A sept heures, MUTIN recevait des Beaux-Arts l'ordre de surseoir jusqu'à nouvel ordre ; l'orgue était préservé de la gaffe monstrueuse qu'on allait y commettre froidement. Un témoin oculaire m'a rapporté la scène et le torrent d'invectives que le « Maître ? » déversa sur moi, sur les Beaux-Arts, et surtout sur l'Eternel qui n'en pouvait mais... C'est que son coup si bien monté avait raté ; son incommensurable vanité recevait là le plus grave affront qui se pût concevoir pour un homme de cette sorte. Les choses demeurèrent en l'état jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre ; entre temps, le « Maître » était allé régler ses comptes avec Celui qu'il avait si souvent mêlé nominalement à ses affaires tout à fait terrestres... — Donc, ce mercredi 1<sup>er</sup> septembre 1931, je reçus la visite de MM. BEUCHET, et LAUFFRAY, les nouveaux Directeurs de la firme « CAVAILLÉ-COLL » constituée en « Société Fermière ». GONZALEZ, tout entier à sa restauration de l'orgue de Saint-Eustache, ne donnait plus signe de vie ; j'en étais bien désolé, car, ayant appris le montant de la somme qui pouvait être consacrée à Notre-Dame, j'avais, avec lui, fait un plan qui eût donné un résultat autrement pratique que celui atteint par ses concurrents. Je ne crus pas devoir passer outre au message des Beaux-Arts me demandant de m'entendre avec ces nouveaux Directeurs qui se mettaient à mes ordres pour exécuter le projet minimum par moi indiqué en contre-partie de celui de la Commission. Je ne puis m'empêcher de formuler un regret, quand je songe que, pour le même prix, GONZALEZ proposait tout ce que je demandais, plus l'adjonction de combinaisons libres ajustables en remplacement des combinaisons actuelles de l'orgue qui sont une vraie camisole de force. Le système de GONZALEZ peut s'appliquer



aux registres à tirage pneumatique, — et c'est le cas des miens, — tout aussi bien qu'au tirage électrique... Avec « CAVAILLÉ-COLL - Fermière » il ne pouvait en être question. Voici donc à quoi nous nous arrêâmes après très courtoise discussion : 1° Adjonction à la Pédale d'un *Violoncelle* de 16 et d'un *Bourdon* de 8 (ce dernier pour balancer la *Soubasse* de 16). 2° Adjonction, à mes frais, d'une *Flûte* de 8 au Grand-Chœur et d'une *Cymbale* de trois rangs au Récit, les 15.000 francs par moi déposés au Crédit Lyonnais trouvant là leur emploi. 3° Modification du *Plein-Jeu* du Positif par suppression des harmoniques de 16 et remplacement du *Piccolo* de ce clavier par un *Nasard*. 4° Suppression du *Clairon* de 4 du Grand-Orgue et son remplacement par un *Soprano* de 4 pour équilibrer les *Bassons* 16 et 8. 5° Aménagement sur la console dans l'ordre suivant des claviers manuels : Grand-Orgue, Positif, Récit, Solo, (ancienne Bombarde), Grand-Chœur. 6° Adjonction d'une tirasse du Récit sur la Pédale, les deux existant précédemment étant affectées au Grand-Orgue et au Positif. 7° Adjonction d'un accouplement du Récit sur le Positif, l'instrument primitif ne comportant aucun accouplement intermédiaire. 8° Adjonction de six pédales destinées à commander les combinaisons pneumatiques des registres et permettant ainsi le double maniement de ceux-ci. 9° Transfert de la Boîte expressive au centre de la console et remplacement de l'ancienne pédale de commande en forme de cuillère à deux crans par une bascule normale. 10° Extension du tutti des anches à la pédale de commande des anches-pédale, au moyen d'un mouvement pneumatique, cette commande étant séparée de celles des claviers à mains par les cinq octaves graves. Nous discutâmes très courtoisement ces dix articles ; certaines objections des facteurs ne pouvaient être levées qu'à la condition d'une visite minutieuse de l'instrument ; elle fut décidée pour le lundi 6 septembre et eut lieu à trois heures. Après essais et vérifications successives, mon projet fut reconnu exécutable dans tous ses points, et alors seulement je donnai mon assentiment à l'entreprise des travaux ; elle fut fixée au lendemain, mardi 7 septembre. Ces messieurs et moi avions amené à la tribune quelques amis désireux d'entendre une dernière fois l'orgue avant sa restauration. Je leur donnai une ultime séance composée de diverses pièces de BACH, de FRANCK, de WIDOR et d'improvisations. Nous profitâmes de la circonstance pour visiter le moteur de la soufflerie installée depuis 1924 et dû à une souscription anglaise. J'exprimai quelques doutes sur la suffisance de l'alimentation quand les jeux nouveaux auraient été mis sur les sommiers ; il me fut répondu que la suppression des fuites compenserait certainement ce besoin supplémentaire d'air comprimé. Au début d'octobre, Monsieur BEUCHET vint me voir pour s'entendre avec moi sur la composition de la *Cymbale* et nous en profitâmes pour établir

minutieusement l'échelle des *Pleins-Jeux*, *Cymbales* et *Fournitures* des claviers de Grand-Orgue, Positif et Récit ; pour ce qui était des *Cornets*, nous décidâmes de n'y rien toucher, le Père CAVAILLÉ les ayant conçus spécialement pour l'orgue de Notre-Dame, quant aux tailles et au nombre de rangs. Il fut convenu que je surveillerais les travaux dès qu'il serait possible de voir fonctionner quelque chose. En démontant l'instrument, on découvrait des désastres que n'avait pas soupçonnés la Commission de janvier ; le plus grave était la destruction des porte-vents de plomb qui tombaient en poussière sous le doigt ; 15.000 francs seraient nécessaires pour les remplacer tous. Je fis observer que la somme prévue pour l'exécution de l'ancien projet était manifestement hors de proportions avec les travaux à exécuter. En revoyant le marché, on trouva en effet à l'article « Divers », 50.000 francs. MUTIN n'y allait pas avec le dos de la fourchette. Sans insister, je me bornai à exiger que cette somme fût reversée au compte des travaux, ce qui fut fait immédiatement. Au début de décembre, la mécanique commençait à fonctionner ; j'avais une forte bronchite, mais j'allai quand même à la tribune pour me rendre compte. Bien m'en prit car on avait tout durci ; sous le prétexte d'éviter les cornements, on avait rendu les claviers manuels injouables ainsi que le pédalier ; il me fallut faire régler une octave de chaque clavier devant moi et exiger que tout le reste fût mis au même degré : — « Je prends sur moi les cornements », dis-je au chef-mécanicien qui m'avait fait l'objection, « c'est moi qui joue l'orgue et je ne me charge pas de le faire avec cette pesanteur ». A quelques détails près, tout le reste était en place comme je l'avais souhaité. Quand il y eut assez de jeux replacés sur les sommiers, je retournai voir. Il me fallut encore batailler pour éviter qu'on augmentât les pressions ; le *Nasard* ajouté au Positif sonnait comme une quinte ouverte, la *Cymbale* du Récit était deux fois trop violente, enfin la nouvelle *Flûte* de Grand-Chœur était blanche et tremblait. Je suis un entêté ; j'avais décidé le respect absolu de l'harmonie primitive et de ne rien tolérer qui y fût disparate, même les jeux nouveaux ; je tins bon et arrivai à mes fins ; ceux qui ont entendu l'orgue le jour de l'inauguration peuvent témoigner de la perfection de ses timbres. Je vous assure que cela n'a pas été sans lutte. Il règne à présent une tendance qui veut que les orgues soient poussées sans mesure, et qui confond la puissance avec le bruit ; il en règne une autre qui voudrait substituer aux excès du XIX<sup>e</sup> siècle ceux du XVII<sup>e</sup> ; je souscrirai à ces manières de voir quand on aura supprimé les pianos à queue pour revenir au clavecin, et les violons de l'orchestre pour les remplacer par des ocarinas, quand il sera établi une bonne fois que BEETHOVEN, WEBER, SCHUMANN, WAGNER et autres génies étaient des crétins, que le père FRANCK était une vieille bête et WIDOR un imbécile. Comme

toujours, la vérité, — s'il y a une vérité, — doit résider dans le juste milieu. Le véritable élément de vie, en Art, est dans l'évolution. Ne renonçons à aucune conquête d'aucun temps, mais utilisons-les judicieusement aux fins les plus désintéressées de l'Art, à l'exclusion de tout système préconçu. Imagine-t-on ce que représente comme fragilité la longévité d'un système, proclamé ou non, qui semble vieux au bout de quelques années ? Opposez aux novateurs les plus ingénieux la longévité bicentenaire d'un Sébastien BACH, qui se souciait des systèmes comme un poisson d'une pomme ; vous serez fixés si vous n'êtes ni snobs ni de parti pris... Pour la composition d'un orgue, il s'agit d'assembler dans une équitable proportion, fonds, mutations, anches ; sur un instrument rationnellement établi, on doit pouvoir jouer toutes les musiques ; c'est affaire de culture et de jugement pour ceux qui sont appelés à présider à la construction des instruments nouveaux ; les préférences arbitraires, les sympathies ou antipathies strictement personnelles n'ont rien à voir là-dedans. L'impulsivité est une belle chose ; la raison en est sans doute une plus belle ; je croirai cela jusqu'à ce que l'on m'ait démontré qu'il est plus pratique de marcher les pieds en l'air et la tête en bas que dans la position normale...

Pendant cette période de réfection, WIDOR vint souvent me retrouver à la tribune ; ses critiques et ses approbations étaient tout-à-fait conformes aux miennes ; il improvisait sur les jeux mis en place, et c'était extraordinaire de voir combien le cerveau de cet homme de quatre-vingt-huit ans était resté fertile en idées musicales et en ingéniosité de développements. Quand il fut question de la cérémonie d'inauguration, je tombai d'accord avec le Chanoine FAVIER, administrateur de Notre-Dame depuis la mort de l'Archiprêtre DELAGE, pour que WIDOR fût invité à prêter son concours à cette fête. Il avait inauguré l'instrument primitif en 1868 avec GUILMANT, FRANCK et le titulaire. Il accepta, et nous fixâmes un programme destiné à mettre en valeur dans un temps restreint les principales ressources de l'orgue rajeuni et augmenté. Voici ce programme : 1° Toccata et Fugue en Ré mineur » de BACH, que je devais jouer, la tradition voulant que le titulaire ouvre la séance. 2° Choral « Ardemment j'aspire à une fin heureuse », de BACH, pour faire entendre la *Trompette* solo du Récit. 3° « Symphonie gothique » en entier jouée par WIDOR, son auteur. 4° « Cathédrales » (de ma quatrième suite de Pièces de Fantaisie), « Adagio » (de ma « Troisième Symphonie »), « Carillon de Westminster », (final de ma troisième suite de Pièces de Fantaisie). 5° Improvisation précédant le Sermon. 6° Sermon par le R. P. SAMSON. Salut par la Maîtrise de Notre-Dame ; et je jouerais pour la sortie la « Toccata de la cinquième Symphonie » de WIDOR.

La plupart des lecteurs du « Bulletin des Amis de l'Orgue » qui étaient présents à cette cérémonie doivent certainement s'en souvenir ; je ne veux pas entrer dans les détails ; je me bornerai à dire que ceux qui étaient à la tribune demeurèrent ébahis en voyant WIDOR, aux prises avec un instrument qu'il connaissait à peine, jouer sans défaillance cette « Symphonie gothique », qui est peut-être son chef-d'œuvre, et qui recèle dans toutes ses parties des pièges d'exécution qui donnent du fil à retordre aux jeunes. Je dirai aussi que rarement j'ai entendu à une inauguration d'orgue un discours de la qualité de celui que prononça le R. P. SAMSON ce jour-là ; il prouva que chez lui, le religieux était doublé d'un artiste.

Dès mon arrivée à Notre-Dame, j'avais eu le grand désir d'y voir instaurer la coutume de faire participer le Grand-Orgue à une messe basse, comme cela se faisait dans nombre d'autres paroisses parisiennes et en province. Il me semblait que l'art de l'orgue d'église avait les mêmes droits à être exposé aux fidèles que le vitrail, la sculpture et l'architecture ; dans mon esprit, cet art était une forme de la prière tout comme les autres. Je luttai pour obtenir cela jusqu'en 1931 ; en principe, les Archevêques ne s'y opposaient pas, mais ils laissaient le Chapitre maître chez lui, et celui-ci se refusait à cette innovation sous le prétexte que « cela ne s'était jamais fait ». Les Chanoines ayant fini par y consentir, je fus aussitôt sollicité par les journaux spéciaux pour leur adresser mon programme de chaque dimanche en vue d'informer les fidèles. Je m'y suis refusé, estimant que cette manifestation artistique doit rester anonyme, servant uniquement d'ornement à l'office qui se célèbre à l'autel. L'orgue n'est pas destiné à distraire les fidèles à l'église, mais à les aider à prier. Je ne conçois guère son rôle dans la liturgie en dehors de la représentation tangible des Eglises invisibles ; il est le lien matériel par lequel ces Eglises unissent leurs prières à celles de l'Eglise militante ; peut-être cette conception vaut-elle un peu mieux que celle qui consiste à en faire un bouche-trous, voire une amulette pour les auditeurs... Si l'on veut bien réfléchir, on considérera que, la musique étant le seul art capable d'exprimer ce qui, par des mots, est indicible, elle convient à merveille aux inspirations in formulables de l'âme vers un infini que nos sens ne nous permettent point de concevoir, étant données leurs étroites bornes de perception et de compréhension. En tous cas, j'ai été à l'origine de plusieurs conversions ; ceux qui en furent les bénéficiaires m'ont assuré qu'ils avaient été amenés à l'idéal catholique par le truchement musical. Nombreuses sont les lettres que j'ai reçues de correspondants inconnus, me déclarant que l'audition de l'orgue de Notre-Dame les avait ramenés à la foi et tirés de l'indifférence dans laquelle ils vivaient depuis longtemps. D'autres m'ont affirmé qu'ils avaient trouvé là un adoucisse-

ment à des souffrances parfois cruelles... J'avoue avoir été profondément ému de ces révélations ; encore tout dernièrement, lors de l'opération qui a failli m'envoyer hors de ce monde, j'ai reçu des marques d'intérêt sous forme de promesses de prières qui m'ont dédommagé de certaines indifférences ; j'ai pu constater que l'effort que j'ai fait pour atteindre le but que je me proposais en prenant l'orgue de Notre-Dame n'avait pas été stérile, même pour moi ; à plus forte raison pour la réputation restaurée de l'orgue de la première église de France ; je ne souhaitais rien de plus. — En terminant ce chapitre, je veux donner la liste de mes suppléants ; je me bornerai à citer les dates et les titres, sans commentaires. 1900-1904 : Alphonse SCHMITT, premier Prix d'orgue du Conservatoire, qui dut se démettre lorsqu'il fut nommé Maître de Chapelle de Saint-Philippe-du-Roule. A partir de ce moment, j'en eus toujours deux, l'expérience m'ayant démontré que c'était indispensable. 1904-1908 : Emile AVINÉ, premier Prix d'orgue du Conservatoire et M. l'Abbé LEVERGEOIS, Maître de Chapelle de Saint-Thomas d'Aquin. 1908-1912 : Émile BOURDON, second Prix d'orgue du Conservatoire et actuellement organiste de la Cathédrale de Monaco et André RENOUX, second Prix d'orgue du Conservatoire, organiste à la Maison Blanche. 1912-1914 : Louis ANDLAUER, premier Prix d'orgue du Conservatoire, organiste de Saint-Eloi et Gaston CHOISNEL, successeur de mon oncle Charles COLIN comme organiste à Saint-Denis-du-Saint-Sacrement. 1914-1923 : Marcel DUPRÉ, premier Prix d'orgue, premier Prix de fugue au Conservatoire, Grand Prix de Rome, actuellement Professeur d'Orgue au Conservatoire, organiste de Saint-Sulpice, Officier de la Légion d'Honneur. 1924-1925 : Pierre AUVRAY, premier Prix d'orgue du Conservatoire et organiste de Saint-Léon au Havre. 1923 à 1930 : L. DE SAINT-MARTIN, organiste de Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux. 1929-1931 : Maurice DURUFLÉ, premier Prix d'orgue, d'harmonie, de fugue, d'accompagnement au piano et de composition au Conservatoire, Grand Prix de haute exécution et improvisation des « Amis de l'Orgue », Grand Prix de composition de la même Société, prix Georges BLUMENTHAL, organiste de Saint-Etienne-du-Mont. 1931 à nos jours : L. DE SAINT-MARTIN.

Indépendamment de mes remplaçants j'ai fait jouer parfois mon orgue par mes meilleurs élèves français ou étrangers ; j'en usais ainsi pour leur procurer la sensation artistique si particulière qui résulte du maniement d'un tel instrument dans l'incomparable cadre qui l'abrite. Mais il me fallait être présent pour les aider à la manipulation tout-à-fait spéciale de cet orgue. Je n'ai eu la joie de l'entendre de la nef que sous les doigts de mon élève et excellent ami Joseph BONNET, l'éminent organiste de Saint-Eustache, de réputation

mondiale. Lui, habitué par ses voyages aux difficultés inhérentes aux changements constants d'instruments, se tirait d'affaire tout seul, et j'ai pu juger de la splendeur de cet orgue joué rationnellement par ce grand artiste, alors que les auditions d'antan dues à mon prédécesseur ne m'avaient fait qu'entrevoir les richesses qu'il recèle. Mon élève récemment disparu, Maurice SERGENT, organiste de Saint-Louis-en-l'Île, m'y fit entendre dans les mêmes conditions et pour la première fois, le final de ma « Première Symphonie » ; enfin, parmi les souvenirs de collègues me venant visiter ou collaborer avec moi à des cérémonies de mariages ou d'enterrements, je retiens celui que j'ai gardé du « petit père GIGOUT », qui vint partager avec moi la partie réservée à l'orgue lors du mariage de mes amis PLICHON, qui s'étaient rencontrés et fiancés dans ma tribune. Cela se passait en 1905 ; GIGOUT était le professeur d'orgue du marié, moi, celui de la jeune fille. Mon ex-juré du Conservatoire et de Notre-Dame manifestait une certaine inquiétude à la vue de la console et de la multiplicité de ses registres et pédales de combinaisons. Je le rassurai en lui disant qu'il n'aurait à s'occuper de rien, que du maniement des claviers. Au premier accord de son « Grand-Chœur dialogué » qu'il joua en première sortie, il me lança un regard d'une éloquence non équivoque et devint pâle... Ce n'était pas le trac, mais l'émotion. — « Voici la première fois que je joue ce morceau dans de telles conditions, me dit-il : je ne vois pas ce que je pourrais désirer de plus ; quel éclat et surtout quelles basses ! cela me semblera maigre maintenant partout ailleurs. » — Je ne parlerai pas des deux auditions données pour les « Amis de l'Orgue », ces dernières années ; elles sont, je crois, présentes à la mémoire de la plupart des auditeurs ; à la dernière, j'ai eu une surprise et une joie : la surprise fut l'éclairage indirect tout-à-fait réussi, de la voûte au-dessus du chœur ; la joie fut l'interprétation hors de pair de ma « Sixième Symphonie » en entier par Maurice DURUFLÉ ; ce fut la perfection même ; j'en éprouvai une vive émotion. Pour la dernière fois, la même satisfaction me sera réservée le 2 juin 1937 de faire apprécier à cet auditoire d'élite mon bel instrument, avec le concours de mon élève et ami Maurice DURUFLÉ. Je dis bien « la dernière fois », car, en autorisant cette réunion, Monsieur l'Administrateur de Notre-Dame a fait connaître aux « Amis de l'Orgue » que dorénavant ils ne pourraient attendre de lui pareille faveur.

Ici se clôt le chapitre de mes Souvenirs d'organiste de Notre-Dame. Le magique instrument, dont je suis depuis trente-sept ans l'heureux titulaire a joué dans ma vie artistique et intellectuelle un rôle prépondérant. C'est dans son ambiance que j'ai écrit ce que j'ai écrit, et que je me suis fait une esthétique d'« organiste de Cathédrale », en m'efforçant de m'adapter à sa majesté sonore, au cadre

grandiose de la Basilique, aux grands souvenirs religieux et nationaux qui s'y rattachent. A la haute mission qui m'a été confiée je crois avoir mis, faute de mieux, toute la fidélité et la sincérité de mon cœur d'artiste et de croyant.

---